

nier résultat : tout se rapporte, dans l'ordre physique, à l'alimentation de l'homme et au soin raisonnable de son corps, comme dans l'ordre moral, le soin et la culture de l'âme sont la première des sciences, celle à laquelle toutes les autres doivent se coordonner. C'est le devoir d'un sage gouvernement de diriger en partie les forces vives d'une nation vers ce point central et cette source de la prospérité publique. Il doit avoir toujours ouvert l'œil ferme et vigilant d'une active sollicitude, sur la solution de ces problèmes d'où dépendent les richesses d'une vie féconde et aussi très souvent la tranquillité des peuples : problèmes d'une importance capitale et que je résume ainsi : perfectionner le sol, travailler à accroître ses produits, lui enseigner le secret de rendre au centuple ce qu'on lui confie, et convoquer pour ce résultat toutes les énergies différentes des trois règnes de la nature. — L'Écriture Sainte a toujours attaché une grande valeur à ces questions qui semblent n'atteindre que le sol, et qui cependant sont éminemment sociales et touchent aux plus graves intérêts : " Joseph, nous dit le livre de la Genèse, parcourut toutes les contrées de l'Égypte, et il survint une fertilité de sept années ; il fit réunir dans des greniers toute la surabondance de la moisson, et la récolte fut si prodigieusement multipliée, qu'on pouvait la comparer aux sables de la mer. " (Gen. , 41. ) " Le Seigneur, dit encore l'Écriture, conduisit son peuple dans des lieux abondants en gras pâturages, dans une terre vaste en étendue, tranquille pour la culture et d'une admirable fécondité. (1 Paral. , 4, 40. ) Ailleurs, Dieu promet à son peuple les trésors de la terre, en des termes si complets d'espérance, qu'on pourrait les prendre pour le meilleur programme de vos congrès : " Le Seigneur vous comblera de bien dans toutes les œuvres de vos mains, dans tout ce qui naîtra de vos troupeaux dans la fécondité de votre terre et par une grande abondance de toutes choses. "

Mais, Messieurs, je suis téméraire en abordant de semblables questions que je n'ai pas suffisamment étudiées ; ce serait à vous de me donner des leçons et à nous tous de les recueillir dans le silence de l'admiration. Aussi, pour ne point prolonger une situation difficile à moi ignorance, je monte plus haut, et j'arrive à une sphère qui n'appartient d'une manière plus spéciale, puisqu'il s'agit de l'amélioration de l'homme par l'agriculture.

Depuis quelques années, une fièvre morale s'est emparée des populations. Je l'appellerai, si vous le voulez, la fièvre des cités. L'homme des champs, semblable au bérger dont parle le poète latin, s'est laissé séduire par le nom et l'éclat des grandes villes. La simplicité de la vie pastorale lui semble une dérision au milieu du progrès des lumières ; il a envie, lui aussi, de jouir et de faire le citadin. A celui qui demanderait la cause de cette émigration il dirait volontiers : La liberté de voir, de donner à tous ses sens des satisfactions inattendues, de sortir d'une position modeste, et de se croire quelque chose en ce monde. Cette désertion des campagnes est une sorte de menace contre la prospérité publique, et la terre manquant de bras serait bientôt condamnée à un stérile veuvage ; mais, dans l'ordre moral, les conséquences sont encore plus graves et méritent surtout l'attention des hommes religieux et dévoués à leur patrie.

.....La trop grande affluence des populations vers les villes doit être considérée comme une calamité publique, tandis que le séjour à la campagne, surtout avec le travail de l'agriculture, offre, au point de vue moral, les plus grands avantages : il rend l'homme meilleur, il lui conserve le bon sens et la sagesse pratique, il lui assure un vrai bonheur. Glissons rapidement sur ces deux pensées.

Comment le travail des champs peut-il rendre l'homme meilleur ? — La création, d'après la doctrine catholique, est un livre où Dieu a écrit, où il semble écrire, tous les jours, les règles de la sagesse et de la vertu. " La sagesse divine, dit Saint Bonaventure, est versée sur chaque ob-

jet, avec ses propriétés naturelles, est gouverné par les règles de la sagesse ; c'est un miroir de la sagesse divine, et celui qui verrait toutes les propriétés des êtres, verrait par là-même, avec une meilleure clarté, cette sagesse incomparable. " Le soleil qui brille en un jour pur ou qui dissipe les nuages ténébreux, la tranquille sérénité de l'astre des nuits, le mouvement progressif de la semence, la régularité des saisons, la prévoyance des animaux, le travail actif des uns, la prudente économie des autres, cette sagesse distributive qui règle les choses avec une si constante harmonie, tout dans la nature nous prêche la vertu avec ses formes différentes et multipliées. Il est telle vue de la nature, tel détail des mœurs dans les animaux, qui valent mieux qu'un discours ; aussi saint François de Sales après avoir contemplé une scène attendrissante de simplicité et de dévouement mutuel entre de petits oiseaux, s'écriait-il que ce spectacle lui avait fait autant de bien que le meilleur sermon. Dans la ville, je le répète, le contact de l'homme est souvent malsain : il y a tant de bassesse dans certains cœurs, tant de noirceurs en quelques âmes, tant de venin d'aspic sous certaines langues, que les âmes faibles peuvent être trompées, et les natures mal disposées y reçoivent le poison à forte dose. Sans doute, l'homme de la campagne peut aussi se débraver ; il peut fermer les yeux et les oreilles aux enseignements de cette voix qui se fait entendre partout. Mais cependant il est vrai de dire à un point de vue général, que les populations agricoles ont des mœurs plus simples, et que si leur cœur est droit, si surtout elles ont le sens chrétien, elles peuvent, à l'exemple de saint Antoine, lire partout et entendre partout comme un sermon de Dieu, qui prêche en en toute créature ; car chaque être est une voix, chaque mouvement de la création est un enseignement, et il peut y avoir une conversation muette mais sublime, entre l'intelligence humaine et les lois qui président à la formation de la semence, au mouvement intérieur de la sève, au concours simultané de la puissance végétative et de l'industrie humaine.

" L'agriculture, a dit un penseur célèbre (Joubert), produit le bon sens et un bon sens d'une nature excellente. "

C'est ma seconde proposition : le bon sens touche de près à la vertu, et la folie totale ou incomplète est souvent la mère du vice.

Qu'apprend au peuple la fréquentation imprévoyante des villes ? L'erreur sous des formes brillantes, des illusions déplorables qu'on décore du beau nom de progrès, des impossibilités qui vont à des conclusions sauvages sous prétexte de liberté, la science des ténèbres qui ne discerne plus entre le bien et le mal. Combien de malheureux jeunes gens avaient quitté leur village avec le bon sens d'une heureuse nature, et qui, après avoir fréquenté les villes, sont rentrés au foyer domestique, apportant la science de la déraison et du désordre ! Ils avaient perdu la vérité et le sens moral avec leur langage simple et naturel ; ils ne connaissent que cette demi-science égoïste, haineuse, corrosive et plus funeste au peuple que la complète ignorance..... Si ces hommes étaient demeurés dans leur village, à cultiver l'héritage paternel, ils auraient aussi ménagé leur patrimoine de bon sens, l'auraient augmenté tous les jours, l'auraient transmis à leurs enfants, et assuré ainsi le bonheur de leur famille et celui de la société. Caton l'Ancien l'avait déjà remarqué de son temps : " C'est, dit-il parmi les cultivateurs que naissent les meilleurs citoyens et les plus braves soldats... ; et ceux qui se vouent à la culture n'ourdisent pas de dangereux projets.

Un autre agronome (Columel) a formulé la maxime suivante : " La vie des champs se rapproche de la sagesse et semble lui tenir par un lien de parenté. " Comment concevoir un rapport aussi intime entre des choses qui, au premier coup d'œil, paraissent bien éloignées : le séjour de la vie matérielle et l'éducation de l'âme ? La puissance de ces